



DOMINIQUE
DROUIN



Le

Club des dames
d'argent

3

APRÈS



DOMINIQUE
DROUIN



 Libre
Expression

Chapitre 1

Mars-avril 2022

Jonathan Livingston le goéland, Richard Bach

Claire se lève de table, se précipite dans le couloir, puis s'arrête net, la main sur la poignée, étreinte par le pressentiment que quelque chose de terrible l'attend. *Non, je ne veux pas savoir...* Marie fonce derrière elle de son pas déterminé et, emportée par son élan, la pousse contre le mur.

— Laisse-moi passer ! lui ordonne-t-elle, tandis que Claire s'empresse d'obéir, la furie étant suivie de près par Joanne, affolée, qui ne sait plus si elle veut assister à la suite.

Un étage plus haut, Aline hurle, et ses cris se sont intensifiés. S'étant décidée à sortir et à se diriger vers son appartement, Claire a l'impression de marcher dans de la vase tellement son pas est lourd, tellement chaque mouvement lui demande un effort. Surgissant derrière elle, Micheline lui prend la main, l'entraîne doucement. Toutes deux s'acheminent vers le lieu du drame, courbées, vaincues. Dans l'escalier, Marie les croise, les bouscule, descendant les marches quatre à quatre et marmonnant :

— Oh non, oh non !

Cellulaire à la main, elle se rue à l'extérieur de l'immeuble.

— Les secours s'en viennent...

Une vision d'horreur attend les deux dames, toutes petites et fusionnées en une même incompréhension : Aline, du sang sur le visage, sur les mains, sur la chemise blanche, et Louis, couché, semblant en paix, immobile, la poitrine maculée d'un cercle rouge vif, qui s'élargit encore et encore. Tombée du ciel, tel un ange, Chantal accourt, déchire sa jupe azur, replie le tissu, éponge la plaie dégagée. Et voilà qu'un coquelicot se dessine, couvre le bleu.

— Appelez le 911, implore Aline, en panique.

— C'est fait ! rétorque Lise. Marie attend dehors.

— Apportez une couverture ! somme Chantal, penchée sur le corps du blessé et appliquant une pression sur le bandage de fortune. Éloignez-vous ! Il ne faut pas le déplacer.

Claire aperçoit Denise qui enlace sa fille, lui demandant si elle est correcte, si elle est blessée. Quand la réponse, rassurante, lui parvient, elle sent qu'elle respire de nouveau, tandis que le récit d'Aline, hachuré de sanglots, se poursuit et que la main de Mimi se glace davantage de seconde en seconde dans la sienne ; celle-ci comprend que son Louis s'est fait tirer à bout portant. Après les policiers, des ambulanciers apparaissent dans le couloir, s'agenouillent au-dessus du blessé, tandis que Chantal, d'une voix calme, en dépit de l'action concertée des paramédics, résume les faits et ajoute qu'elle perd le pouls...

*

Dans le brouhaha général et la panique, elle a remarqué Jojo, blanche comme un drap, se faufilant sans un mot, pour remonter jusqu'à son condo. Sans réfléchir, Françoise s'est engagée derrière son amie, la suivant dans sa fuite discrète.

Elle tord une débarbouillette, la pose sur le front de Joanne, tremblant comme une feuille, en proie à un choc intense.

— Je capote, Françoise. J'arrive pas à gérer... Je m'écroule par en dedans.

— Calme-toi, murmure-t-elle sur un ton empreint de douceur. Je comprends que tu sois bouleversée, mais ça va, là... T'as rien à craindre.

— C'est comme trop...

Joanne tente quelques inspirations à demi complètes, puis porte les mains à son ventre, grimaçant de douleur.

— Je surmonte pas, je te dis. Il faut que je prenne quelque chose. Un calmant, je sais pas...

— Respire. Ça va passer. Donne-toi trente minutes, OK? Les ambulanciers sont là, les policiers aussi. T'es pas en danger. Il faut que tu te donnes le temps de reprendre tes esprits. Je vais rester avec toi.

L'autre, comme un oiseau assommé sur une fenêtre et stoppé en plein vol, respire à petits coups rapides, étourdie, tremblante. Son désarroi pourrait sembler exagéré, pourtant Françoise ne doute pas une seconde de sa sincérité. *Jojo est une hypersensible...* Aussi s'assied-elle sur le divan de cuir beige, saisit sa copine par le bras pour la forcer à se blottir contre elle et à écouter les paroles tendres qu'elle lui chuchote, avec le ton qu'elle adopterait pour rassurer un enfant émergeant d'un cauchemar.

— Je suis là. Je bouge pas. Tu n'as pas à t'en faire: tu resteras pas toute seule. Promis. Essaie juste de te calmer, de penser à une place tranquille que tu aimes.

— Il y en a pas. Je suis mal partout!

— Une personne qui te rassure, alors... Je sais que c'est difficile, mais essaie, essaie...

*

L'ambulance file à vive allure. La conductrice, tendue, garde les yeux rivés sur la route, alors que son collègue concentre son attention sur les appareils de mesure ; comme lui, Chantal sait que chaque seconde compte, que la survie ne tient qu'à un fil. Aline, unie par un lien invisible à son protégé, ne lui lâche pas la main, murmure sans arrêt des paroles d'espoir ; d'instinct, la jeune femme sait que celles-ci peuvent faire la différence. Chantal se remémore l'ensemble du tableau clinique, cherche les failles, passe en revue la séquence de ses interventions : ce léger déplacement du corps quand elle a procédé au dégagement de la plaie ; ce geste trop brusque et mal contrôlé qui peut suffire à briser une colonne déjà fragilisée par le passage de la balle, cette faute qui peut causer la paralysie. Elle s'en veut. Quelles excuses pourra-t-elle donner à Micheline lorsque celle-ci comprendra... Le pouls qu'elle avait cru perdre semble se stabiliser. Enfin, une bonne nouvelle parmi tant de mauvaises.

L'hôpital se dessine dans la fenêtre minuscule. Encore quelques secondes et Louis recevra les soins requis par son état critique. La plaie saigne toujours abondamment. Chantal a la mâchoire qui se crispe à s'en faire éclater les molaires. La tête et le cœur lui fendent quand, au détour d'un regard, elle entrevoit le visage blafard du jeune homme le plus doux, le plus naïf, le plus aimant qui soit, et pourtant frappé en plein cœur. Ça n'a pas de sens, c'est impossible. Mais hélas, elle est là, à surveiller le soluté, tandis que les portières arrière s'ouvrent, qu'une équipe d'infirmiers et d'infirmières se précipite, coordonnant les actions de chacun dans un ballet réglé au quart de tour. La civière disparaît, avec Aline qui suit toujours, dans une course contre la mort et l'absurde.

*

Une fois l'ambulance partie, quand elle s'est rendu compte que sa cousine s'effondrait, perdant connaissance au beau milieu de l'escalier, il était trop tard : Micheline, affaissée, molle comme de la guenille, a déboulé plusieurs marches, sa tête et son front heurtant les arêtes de fer. Claire s'est élancée vers le palier pour rejoindre sa parente, qui avait repris conscience mais qui restait sonnée, une partie du visage ensanglanté.

Avec des papiers-mouchoirs oubliés dans le fond de la poche de son chandail, elle absorbe maintenant le sang qui coule d'une entaille profonde sur le front, large d'un pouce. Elle demande de l'aide à l'un des pompiers qui s'apprête à sortir pour rejoindre son camion. Le jeune homme se tourne vers les deux femmes, revient sur ses pas, examine la blessure, ouvre sa trousse, panse la plaie sans parvenir à stopper complètement les saignements. Micheline semble incohérente, aussi une seconde ambulance est-elle appelée afin de la conduire à son tour à l'urgence.

Claire prend place dans le véhicule, aux côtés de Mimi. Silencieuse, stoïque, mais les yeux pleins d'eau, la blessée semble absente. Comment reconforter cette femme toujours forte, optimiste, positive, ce chêne aux branches solides qui ne cassent jamais, sauf quand il s'agit de son Louis ? Elle pose sa main sur l'épaule de sa cousine, essaie de lui donner du courage. *Il va en falloir beaucoup pour affronter les jours à venir*, pense-t-elle le temps d'un éclair. Elle s'empresse aussitôt de chasser cette idée noire pour demeurer dans le moment présent, agripper le brancard pour éviter de perdre l'équilibre dans un tournant et rester bien en selle, pendant que la sirène hurle et que la route défile.

*

Réveillée plusieurs fois au cours d'une nuit trop courte, ponctuée de cauchemars et de poursuites menaçantes, le dos en compote, affalée sur un siège mou, Françoise met un instant à se souvenir qu'elle a dormi sur le canapé trois places défoncé de Jojo, afin de rassurer celle-ci, et surtout, de prévenir une rechute dévastatrice. Le livre de Richard Bach, qu'elle a pigé dans la bibliothèque, repose ouvert à la demie sur la table du salon. *Quelle coïncidence étrange...* Tomber sur cet ouvrage, parfait pour insuffler le désir de continuer à vivre malgré les épreuves, et surmonter celles-ci comme autant d'étapes vers la liberté d'être. *Il faudra que je l'offre aux dames...*

Se glissant sans bruit dans la pièce, Jojo retrouve son amie, plongée dans sa lecture.

— « Tu n'aimes ni la haine, ni le mal, c'est évident. Il faut t'efforcer à voir le Goéland véritable – celui qui est bon – en chacun de tes semblables et les aider à le découvrir en eux-mêmes », lit-elle à voix haute.

— Lâche-moi les goélands, Françoise. Le gars qui a tiré sur Louis, il courait vers la sortie, j'étais dans son chemin, il m'a poussée, j'ai essayé de le retenir en le tirant par la manche. Il s'est tourné vers moi et m'a donné un bon coup sur le bras. J'ai lâché sa veste, et il est reparti à toute vitesse. J'ai figé et c'est Marie qui s'est lancée à ses trousses.

— Elle n'a pas réussi à le rattraper. Il a sauté dans une voiture qui l'attendait.

— Ce gars-là, il pense peut-être que je peux l'identifier. Puis ça me fait vraiment peur. Parce que s'il a tiré sur Louis, il peut aussi tirer sur moi...

— Mais Jojo, as-tu vu son visage ?

— Non, répond-elle d'abord, fermement. Je crois pas, sent-elle ensuite le besoin d'ajouter. En fait, je me souviens plus de rien.

★

Sept heures du matin. Claire a l'impression qu'un dixroues lui a passé sur le corps. Elle a à peine fermé l'œil de la nuit, assise sur le fauteuil inconfortable de la salle d'urgence où Micheline a reçu des points de suture ainsi qu'une forte dose de calmants pour traiter son choc nerveux. Dans ses vêtements de la veille, la bouche pâteuse, elle donnerait tout ce qu'elle possède pour pouvoir se brosser les dents. Mais bon... Il faudra qu'elle attende d'être de retour chez elle.

Dans la froidure de l'aube, à l'extérieur de l'hôpital, son cellulaire à l'oreille, elle perçoit la voix de son fils, encore endormi. Elle se confond en excuses, car elle sait bien dans quel pétrin elle va les mettre, Josianne et lui : elle ne pourra malheureusement pas garder Jade ce matin. Elle ne laisse pas le temps à Bertrand de réagir que, déjà, elle lui relate les terribles événements de la veille, avec cette impression d'irréalité tellement ils sont violents, alors que, dans leur coin, il n'arrive jamais rien.

— Est-ce que Louis va mieux ?

— On n'a pas eu de nouvelles. Je vais tenter d'en savoir plus ; il est aux soins intensifs. Aline est avec lui... Mimi est pas mal amochée, elle aussi.

— OK. Ben, c'est plate.

— Allez-vous pouvoir vous arranger sans moi ?

— Josianne a une amie qui ouvre une garderie. Ça va nous donner une chance de l'essayer.

Claire voudrait réagir, dire à son fils de ménager la petite, que celle-ci n'est pas une bébelle que l'on déplace ici et là, selon son bon vouloir. Mais elle n'a pas l'énergie. Et puis, surtout, comme elle n'est pas disponible pour s'occuper de Jade avec tout ce qui s'est passé, elle doit se résigner à lâcher prise.

— Tiens-moi au courant, m'man, OK, je veux savoir comment il va, le couz.

Claire promet de rappeler dès qu'elle le pourra. Elle éteint son téléphone et retourne à l'intérieur de l'immeuble en se disant que, finalement, sous ses airs de dur, son Bert, c'est un grand sensible.

*

Lise fouette vigoureusement le mélange de yogourt grec, de miel, d'œufs, de vanille, puis ajoute les farines et, enfin, les petits fruits. L'appareil disposé en angle sur le comptoir de sa cuisine, elle s'adresse par FaceTime à Denise, en route vers l'hôpital.

— Chantal vient de partir. Tu la remplaces aux soins intensifs. Aline est toujours là, elle refuse de bouger, mais vérifie qu'elle est correcte.

— OK boss !

— Claire reste avec Mimi ; si tout va bien, elle devrait avoir son congé aujourd'hui.

Dans un grincement d'enfer, elle dépose la plaque à muffins dans le four et passe proche de tout échapper. Elle met abruptement fin à la conversation qui la distrait et risque de lui faire commettre des bourdes. Elle règle sa minuterie à vingt minutes, nettoie son espace de travail, décide de préparer une lasagne. *D'abord la sauce tomate...* Coordonner les troupes pour assurer une présence constante auprès des hospitalisés, voilà ce à quoi elle se consacre pour se sentir utile, agir, bouger. Un cognement à sa porte l'interrompt. Elle pose son couteau sur le comptoir pour aller répondre.

— Tu barres maintenant ?

— Avec ce qui est arrivé cette nuit... répond-elle à Chantal qui a des poches sous les yeux, le corps affaissé, la voix brisée.

— As-tu de quoi déjeuner ? Je devais aller faire mes courses hier. J'ai pas pu.

— Bien sûr. Entre. Un café pour commencer? Puis des muffins tout chauds, suggère-t-elle, en s'emparant de son cellulaire dont l'alarme sonne la fin de la cuisson.

D'un pas lourd, Chantal la suit vers la cuisine. Les nouvelles sont mauvaises : s'il s'en sort, Louis gardera de graves séquelles. La paralysie est la plus probable, puisqu'une des balles a touché la moelle épinière.

— Même s'il a vraiment pas de chance, ce petit-là, il se bat comme un diable pour rester en vie. Ça me jette à terre.

— Deux secondes, l'interrompt-elle, en déposant une assiette chargée de gâteries sous le nez de son amie. Il faut que j'appelle Françoise ; c'est son tour d'aller remplacer Claire auprès de Mimi.

— Dis-lui de venir ici, en passant, répond Chantal, plus requinquée déjà.

*

Sa cheville a doublé de volume, la glace n'atténue pas la douleur, et les capsules d'ibuprofène ne font pas effet non plus. Rémy boude encore pour cette mauvaise idée qu'elle a eue de partir à la poursuite du malfaiteur, la veille.

— Il faut que tu arrêtes ton boudin. Tu peux pas me faire la gueule, en plus de tout ce qui se passe.

— Tu as de la chance de t'en tirer avec une entorse. Tu aurais pu te faire tuer.

— Pff... Le gars s'est poussé dans une voiture qui l'attendait devant le bloc. Ma cheville m'a lâchée juste comme je sortais. J'étais pas une grosse menace...

— Tu n'avais pas à prendre ce risque-là ! Je suis fâché, Marie !

— Raison parfaite pour annuler notre mariage bidon sur les réseaux sociaux. J'ai pas le cœur à faire le clown, ni aujourd'hui, ni dans les mois à venir.

— Je suis d'accord. On pourra dire qu'on s'est presque mariés, lui répond-il en clignant de l'œil. Tu te charges d'aviser les *fans*. Moi, je m'occupe du reste à l'entrepôt.

— Parfait, répond-elle, tandis qu'il se met en mouvement.

— Je serai de retour ce midi.

— Rémy! crie-t-elle pour le retenir.

— Quoi?

— Je m'excuse pour hier. J'ai pris des risques inutiles. Tu as raison.

— Sois un peu plus prudente, OK? Je pense à ce qui aurait pu t'arriver et ça me rend fou.

— J'ai pas réfléchi. C'était con.

Il revient vers elle, l'embrasse, l'enserme, lui caresse tendrement le dos, lui demande une nouvelle fois si elle est correcte avant de s'en aller. *Cher Rémy, il a tant de compassion pour moi! J'ai de la chance d'être aimée avec autant de sincérité, de douceur, d'attention.*

Cellulaire à la main, elle rédige un texte pour annoncer sur les réseaux sociaux l'annulation des célébrations qu'elle justifie, photos à l'appui, par son entorse. Les réactions ne se font pas attendre. Si une majorité de gens comprennent et excusent la volte-face du couple, un nombre assez important de commentaires durs et désobligeants apparaissent sur la page Facebook de Marie, qui, après avoir parcouru quelques messages pleins de fiel, cesse de lire.

*

Il lui faut se concentrer, fouiller dans les tréfonds de sa mémoire affolée, reconstruire un visage, récupérer un trait, puis un autre, rebâtir une image, un détail à la fois. Oui, les yeux tirés vers les côtés de la face, non le nez épaté, non la peau foncée, oui, les narines fines, le crâne pointu...
Devant elle, un enquêteur de la police lui présente des éléments qu'elle choisit de conserver ou d'éliminer. Au fur et

à mesure que les pièces du casse-tête s'emboîtent les unes après les autres, son impression diffuse de la veille se précise un peu.

— Il me semble que ce gars-là ressemble à quelqu'un... Une personne que j'ai déjà vue quelque part... Je sais pas où...

— Récemment? Il y a longtemps? À quelle occasion? Êtes-vous en mesure de vous rappeler?

Joanne regrette cette affirmation : maintenant qu'elle s'est commise, elle va devoir fournir des explications, approfondir les faits, alors que tout est flou dans sa tête fatiguée. Elle se sent stupide. Et puis si elle fabulait? Si elle inventait toute cette histoire, juste pour attirer l'attention, pour se donner sa dose d'émotions fortes? Ça serait son genre, surtout en ce moment, où elle n'a qu'une envie : caler un verre de gin pour se calmer, se remettre des événements, les effacer un peu, se détendre, habiter son corps.

— Sur les chantiers de mon ex-compagnon. Il me semble... Il y a quelques années, une dizaine je dirais, mais je ne suis pas certaine.

— Votre ex-compagnon? Il s'appelle comment?

— Tony Patterson. Il est entrepreneur. Plus maintenant parce qu'il est malade. Mais dans le temps...

Elle voudrait être plus précise, donner la bonne réponse, mais elle s'embrouille et s'en excuse, en venant presque à regretter de s'être présentée au poste de police. Son désir d'aider la justice ne rime plus à rien. C'est elle qui est en train de couler. L'enquêteur insiste, la coince, au point où elle se sent opprimée, acculée au pied du mur, menacée.

— Plus j'essaye de me rappeler, moins je me souviens. Ça m'a perturbée pas mal, tout ce qui est arrivé.

Bouleversée, dérangée, ébranlée, voilà comment elle se sent. Voyant qu'il n'obtiendra rien de plus, le policier lui propose de mettre fin à la séance pour la reprendre à

un autre moment dans la journée. Il invoque le fait que les souvenirs s'effacent vite. Elle accepte, fait part de son inquiétude quant au risque de représailles de la part du criminel. L'enquêteur s'engage à ce que les patrouilles soient multipliées autour de chez elle dans les prochains jours. Jojo rentre, à demi rassurée.

*

Denise perçoit que quelque chose ne va pas, que son protégé lui ment, que l'histoire à propos de son père qui aurait besoin de lui, tout à coup, est inventée de toutes pièces.

— Il ne viendra pas ? demande Lise, qui a suivi sa conversation avec Léo.

— Non. Mais c'était cousu de fil blanc, son affaire.

— Avec la police qui rôde... Il se tient loin.

— Tu penses ?

— Ça me rappelle Patrick, l'ancien amoureux de Karine ; il fuyait les flics comme la peste, et ce n'était pas sans raison...

— Franchement, j'espère que tu as tort, Lise. Parce que si tu vois juste, ça veut dire que je me suis trompée sur toute la ligne...

Sur ces mots, elle a un pincement au cœur, tant elle s'est attachée à son visiteur. Elle qui a côtoyé des jeunes toute sa vie, qui a étudié leurs comportements et la façon d'interagir avec eux pour établir une relation de confiance, pourrait-elle, comme une amatrice, s'être laissé aveugler par ses sentiments ?

*

« Ton apprentissage élémentaire du vol est terminé et il est temps pour toi de passer à une autre étape. » Cette phrase, tirée du livre de Richard Bach, l'interpelle tant

pour elle-même que pour les membres du Club des dames d'argent. Le groupe devra, en effet, traverser l'épreuve de la violence et du traumatisme, afin de surmonter la peur et de reprendre une vie normale, ce qui constituera l'autre étape. Par ailleurs, en ce qui la concerne, si elle souhaite passer à un niveau supérieur, elle devra apprendre à s'exprimer autrement, sans recourir à la séduction physique. Illuminée par cette révélation, Françoise prend un moment pour en mesurer la portée. « Le paradis, ça n'est pas un espace, et ce n'est pas non plus une durée dans le temps. Le paradis c'est simplement d'être soi-même. » Décidément, cette plaquette, ramassée au hasard, est une mine de réflexions.

Joanne ouvre la porte et brise le fil de ses pensées profondes.

— Ah, c'est toi ! s'exclame Françoise en sursautant.

— Je te dérange ? Je sais pas, on dirait que je suis pas capable de me retrouver seule chez nous.

— Viens ! Je vais te faire la lecture de ton *Jonathan Livingston*. Pour nourrir ton esprit, il y a rien de mieux !

Son amie la rejoint sous la douillette lourde qu'elle traîne de la chambre au salon. Le temps nuageux et gris ajoute à la torpeur de la journée. Encore secouée par son cafouillage au poste de police, Joanne ne cesse de se dénigrer et de s'en vouloir pour sa nervosité extrême, pour sa faible estime de soi, qui lui font commettre les pires maladresses. « La bonne méthode consiste à transcender nos limites, les unes après les autres, avec patience », lit Françoise en guise de réponse.

— Richard Bach nous rappelle qu'on a toujours quelque chose à apprendre sur soi-même, qu'une fois un palier atteint, un nouvel événement survient et nous convie à un prochain apprentissage... « La seule loi digne de ce nom est celle qui montre le chemin de la liberté. » Comme cette phrase est magnifique !

*

Micheline n'affiche aucune joie lorsqu'on lui annonce son congé. Tendue, bouleversée, avec l'angoisse qui se dessine en crevasses profondes sur son visage, elle demande où se trouvent les soins intensifs. C'est là qu'elle veut se rendre, immédiatement. Dans un état second, elle refuse d'aller se changer, de prendre une bouchée, de refaire ses forces. Chantal cède, agrippe son amie par l'avant-bras, l'entraîne dans les couloirs. Tournant à gauche, à droite, Mimi avance en silence, faisant fi de la fatigue et de la douleur qui resurgit dès qu'elle outrepassa le peu d'énergie qu'il lui reste.

Dès qu'elles atteignent la zone des plus grands malades, Chantal perçoit une fébrilité annonciatrice de déploiements urgents. L'équipe sur le plancher s'active et se met en état d'alerte. À peine les deux amies ont-elles franchi les portes de garde, salué Aline qui n'a pas bougé depuis la veille et Claire, qui accompagne sa fille, et pris place en silence dans cette salle réservée aux proches, qu'un médecin appelle le nom de Micheline Lasalle. Celle-ci agite la main, ramasse son sac sur ses genoux, se lève lentement. L'homme se dirige vers la principale concernée ; Chantal devine la mort dans son regard. Mimi n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin ; toutes les parcelles de son corps se contractent, tandis qu'elle se prépare à recevoir le grand coup. « Hémorragie massive » sont les mots qui flottent dans l'air, suivis de celui de « décès », comme pour anéantir définitivement tout espoir. Chantal voudrait poser des questions, trouver un interstice de lumière, mais elle n'y parvient pas tant son cerveau au ralenti peine à assimiler la nouvelle. La pauvre mère, éperdue, demande s'il s'agit bien de son fils, Louis Brouillet, dont elle épelle le nom de famille, s'accrochant à l'espérance folle qu'une erreur ait pu se produire. Aline éclate en sanglots et

déclenche une réaction en chaîne. Mimi semble s'agripper à sa veste qu'elle triture compulsivement en inspirant par débits saccadés. Entre deux gémissements, Chantal se demande si elle aurait pu faire plus pour éviter la mort de Louis.

*

Les doutes semés par Lise lui sont restés en tête. Une fois sa suppléance terminée, dans le brouhaha de la fin de la journée, elle prend la direction de la gare de Sainte-Rose, à l'heure où les jeunes descendent du train, après avoir suivi leurs cours en ville. L'horaire de Léo, elle le connaît par cœur. Elle sait aussi qu'il préfère les wagons les plus éloignés de la locomotive, ceux de la queue, parce qu'ils sont moins occupés et que le débarcadère y est moins bondé. Tout comme elle, des parents attendent, assis dans leur voiture, occupés à lire leurs courriels, à dresser leur liste d'épicerie, à envoyer quelque texto banal, à consulter leur fil Facebook. Elle, son cellulaire rangé dans son sac à main, se prépare à sa rencontre, formule et reformule les questions qu'elle compte poser...

Les lumières rouges s'allument et signalent l'arrivée du train qui s'immobilise avec lenteur. C'est une information peu ébruitée, mais il paraît que les suicides sont nombreux sur les rails des convois ferroviaires, si lents à freiner en cas d'obstacle. Denise a une pensée pour Michel, comme ça lui arrive souvent ces temps-ci, alors qu'elle pensait si peu à lui lorsqu'il était vivant... *Comment a-t-il pu mettre fin à ses jours ?* se demande-t-elle, tout en apercevant cette belle jeunesse, grouillante et heureuse, déferler sur le quai. *Alors que la vie passe si vite ! Je peux pas croire que j'ai soixante-six ans ! Déjà ? J'en prendrais soixante de plus !* Elle ouvre la portière de son véhicule et sort pour marcher en direction des passagers.

— Léo ! s'écrie-t-elle, forçant le jeune homme à se tourner vers elle.

— Allo, répond-il avec une interrogation dans la voix, tandis qu'elle le rejoint.

— On n'a pas l'habitude de se mentir, tous les deux.

— Non.

— Pourquoi tu viens pas à la maison, cette semaine ? Je comprends pas et ça m'inquiète.

Elle le sent qui hésite un instant, tandis que les autres le bousculent pour se frayer un chemin.

— J'aime pas la police.

— Pourquoi donc ?

Léo ne tourne pas longtemps autour du pot : il a eu des problèmes en troisième secondaire, à cause de la dope, parce qu'il en vendait et qu'il s'est fait prendre sur le fait. Conduit devant un tribunal pour adolescents, le juge lui a donné un avertissement sévère. Ça aurait pu se terminer sans trop de heurts, excepté qu'à sa sortie du Tribunal de la jeunesse, l'un des policiers s'est montré menaçant envers lui et lui a juré que, s'il le pinçait encore, il lui ferait payer solide son petit trafic. Il n'a jamais connu autre chose que de mauvaises expériences avec « les bœufs », qu'il déteste. Par sa franchise, son protégé rassure Denise.
Non, Léo n'a rien de Patrick...

— Tu sais, mon gars, des policiers, il y en a des bons et des mauvais. Il faut pas généraliser.

— J'aime mieux m'en tenir loin.

*

Alors qu'elle s'apprête à quitter l'appartement pour aller travailler, Claire s'arrête net lorsqu'elle comprend que c'est avec un inspecteur qu'Aline échange en mains libres sur son téléphone. Appuyée sur le chambranle de la porte, l'oreille tendue, elle saisit qu'avec la mort de Louis,

on parle désormais d'homicide et qu'un nouvel enquêteur a été assigné au dossier. Ce dernier invite sa fille à se rendre au poste de police, car il a des questions à lui poser. Inquiète, elle renonce à partir pour pouvoir accompagner Aline, quitte à ne pas prévenir sa patronne de son retard au magasin.

— C'était qui ?

— Fais pas semblant, m'man. Je t'ai vue dans le passage. Tu m'as espionnée.

— T'as pas arrêté de pleurer depuis que tu es revenue de l'hôpital ! Tu peux pas aller là-bas ! Tu es pas assez solide, encore.

— Mais oui, voyons. Je suis correcte, puis c'est juste normal que je pleure. Louis s'est fait tuer !

— Alors, j'y vais avec toi.

— Non, maman. J'ai trente-cinq ans, j'ai pas besoin de ma mère pour me rendre à quelques rues de chez nous. Il y a pas de danger !

— On va prendre mon auto, je vais te conduire. Puis je t'attendrai, stationnée devant la porte.

— Non ! Je suis capable d'appeler un taxi si je veux pas marcher ! Là, c'est important : Louis a besoin de moi. Si je veux qu'on retrouve celui qui a tiré sur lui, il faut que je me rende au poste et je vais le faire. Sans toi. Merci.

Son ton, sans appel, met un point final à leur conversation. Claire se sent froissée, rejetée, blessée. *Les enfants sont tellement ingrats*. Elle se résigne à partir au travail.

Une fois au volant de sa voiture, elle rumine ses interrogations. Vu les circonstances, elle aurait peut-être dû faire fi des volontés d'Aline, et se déclarer malade pour l'accompagner malgré tout. Mais s'absenter un samedi, alors qu'il manque de personnel et que les clientes commencent à reprendre l'habitude du magasinage en personne, la ferait passer pour une sans-cœur aux yeux de ses collègues. Et puis Aline est tellement à cran...

*

Françoise en est à sa cinquième librairie. Enfin, elle se procure le septième bouquin, une version illustrée et particulièrement jolie de *Jonathan Livingston le goéland*. Celui-là, je le réserve à Micheline, songe-t-elle. Il est midi, il fait frisquet et le temps se couvre. Elle s'empresse de rentrer chez elle pour se vêtir d'un coton ouaté et d'un legging en molleton. Sa pile de bouquins l'attend.

Attablée à sa cuisine, investie de la mission qu'elle s'est donnée et à laquelle elle s'est consacrée toute la journée, elle surligne dans chacun des livres les passages qui l'inspirent. Elle s'applique ensuite à rédiger tantôt une remarque personnalisée, tantôt un encouragement par rapport à un passage évocateur. C'est sa manière à elle de communiquer son soutien à ses amies. Alors que les dames du club croyaient avoir traversé le pire et pouvoir enfin se reposer, voilà que le mois d'avril leur envoie une épreuve, une secousse violente : la mort violente du plus doux et du plus naïf des êtres, celui sur lequel elles avaient toutes accepté de veiller si le destin lui enlevait sa mère.

Françoise refuse de se résigner. Comme le goéland, elle veut sans cesse chercher à se surpasser, à apprendre des misères que la vie lui réserve, pour atteindre un autre état et recommencer. Il n'y aura pas de rencontre du club de lecture ce mois-ci. Pas de partage. Pas d'échange. Pas de rires. Mais il y aura, sur la table de chevet de chacune, un exemplaire de *Jonathan Livingston le goéland*, enjolivé de sa main et avec, sur la page de garde, la mention suivante :

À toi,

Parce que, après le drame, il faudra tout de même reprendre ton envol, apprendre à planer d'une manière nouvelle. Il n'y a pas d'âge pour voler vers ta liberté et c'est la tâche d'une vie...

Chapitre 2

Avril 2022

Le Guérisseur blessé, Jean Monbourquette

Les nuages roses et bleus, s'étalant avec l'aube sur les villes au loin, tapissent les Basses Laurentides en un spectacle grandiose qu'elle admire de son balcon, au quatrième étage. Les effluves de son latté la consolent un peu de sa nuit difficile, hachurée de multiples réveils, emplie d'idées noires. Elle qui a passé tant d'années à l'urgence, où les enrhumés bénins côtoient les décompensés perdus, les cancéreux en rechute, les cardiaques sévères, elle qui a soigné tant d'esprits en délire, de corps mutilés, de trachées ouvertes, de poitrines lacérées, qui a sauvé des mères de famille, des jeunes, des vieux, des inconnus, des célébrités, des criminels, comment a-t-elle pu échapper Louis, le fils unique de Micheline ? Comment ? La question la hante. Chantal repasse mentalement le protocole pour les blessures par balle, selon les symptômes observés : respiration asymétrique, flux sanguin instable, détresse respiratoire... *J'aurais dû procéder à une décompression à l'aiguille...* Sur le coup, elle n'y a pas pensé, se contentant de dégager la plaie, d'éponger l'afflux de sang, d'apposer une pression uniforme pour tenter de stopper l'hémorragie. Comment ses émotions ont-elles pu embuer son

esprit, annihiler ses réflexes professionnels ? Dans *Le Guérisseur blessé*, Jean Monbourquette présente l'archétype du soignant qui, « ne mettant pas en doute sa toute-puissance et qui, du même élan, ignore ou nie ses propres blessures, ses fragilités, ses ombres », et cette piste offre une partie de la réponse. Il lui faut l'admettre : elle a sous-estimé son propre trouble.

Un cognement tout près la fait sursauter. Bœuf glisse son museau dans la porte qu'il achève d'ouvrir. Il entre sans gêne, tout heureux de saluer cette hôtesse tellement gentille de les recevoir de si bon matin. Avec sa gueule ouverte, dégoulinante de bave blanche, on jurerait qu'il sourit.

— Excuse. On revient du parc à chiens de Blainville ; il s'est un peu énervé...

— Un peu, tu dis...

— Tu me montres tes semis et je m'en vais tout de suite après. On te dérangera pas longtemps. Ça va pas, toi ? questionne Lise, qui devine son état émotif.

— Disons que ça va me faire du bien d'aller me perdre dans le bois. Je te remercie de t'occuper de mes plantes.

— Jeunes comme ça, il faut les arroser tous les jours, sinon, tu vas les perdre, c'est certain. Montre-moi où elles sont toutes. Je voudrais pas en oublier.

Tandis que les deux dames font le tour des plants disposés sur le rebord des fenêtres de l'appartement, Chantal demande à son amie des nouvelles de cette liste où elle s'est inscrite, en vue d'accueillir une famille ukrainienne.

— J'ai tout interrompu en fin de compte. Ils arrivent d'un pays en guerre ; je me suis dit que c'était pas la peine de replonger ces gens-là dans la violence. Je vais attendre un peu et je me reprendrai sur un autre projet.

Chantal acquiesce, se disant combien la vie de ses amies est chamboulée et qu'elles sont toutes trop fragiles, en ce moment, pour prendre soin des autres.

*

L'inspecteur Chabot l'a prévenue par texto de son arrivée. N'empêche, chaque fois qu'elle traverse le couloir pour aller répondre, Claire, oppressée par les souvenirs douloureux, accélère le pas. L'inimaginable s'est produit chez elle... Et quand elle ouvre la porte d'entrée, la peur la saisit à la gorge : un homme s'est présenté ici, il a pointé son arme, a tiré. Son corps se crispe d'angoisse et de douleur. Elle se remet à pleurer.

En l'écoutant, le sergent-détective assigné à l'enquête semble compatir à sa peine. Le chagrin et la peur sont des émotions normales après un événement traumatique. Il faut laisser le temps faire son œuvre, ajoute-t-il, pour l'encourager, quitte à consulter si son état perdure. Néanmoins, au bout d'un moment, il adopte un ton plus froid, plus rationnel, pour lui apprendre qu'il a du nouveau concernant le paquet trouvé dans le placard de l'entrée.

— Il contenait 300 grammes bien tassés de cannabis.

— Ça m'étonne beaucoup, mais je ne vois pas le problème. Le pot a été légalisé, il me semble ? On a le droit de consommer des joints, comme de boire du vin...

— Oui, tout à fait. Mais la loi autorise un citoyen à posséder trente grammes. Vous m'avez dit que cette boîte ne vous appartenait pas, ni à vous ni à votre fille non plus, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, tout à fait et je le maintiens.

— Est-ce qu'elle aurait pu appartenir au jeune Brouillet ?

— Ça serait vraiment étonnant. La drogue l'intéressait pas. Louis ne buvait pas d'alcool, il ne sortait pas. Ma fille était sa seule amie, je vous dirais, durant la pandémie en tout cas. Mais bon, ça se peut qu'il ait cherché à s'échapper un peu, je le comprendrais. Sa vie était pas rose.

Claire sent ses joues rougir comme des pommes sous le soleil de l'automne, parce qu'elle ne dit pas la vérité, mais aussi parce qu'elle se sent vraiment déloyale d'en arriver là pour protéger son fils. Et si l'enquêteur découvrait qu'elle ment ? *Au pire, je prétendrai avoir oublié que Bertrand avait laissé le colis chez moi...*

Le policier semble acheter sa version des faits, mais Claire garde néanmoins un goût amer quant à son mensonge. Chabot repart satisfait en apparence, lui répétant ses mots d'encouragement. Quand elle referme la porte, elle n'a plus qu'une envie : s'allonger dans un bain chaud pour tout oublier durant quelques heures.

*

Après sa visite chez Claire, l'enquêteur s'arrête chez Denise. Il lui adresse quelques questions rapides, puis interroge Léo, auprès duquel il s'attarde, et n'en finit plus de poser mille et une questions. Au fil des réponses, Denise en apprend un peu plus sur l'historique tumultueux du jeune. Vol à l'étalage, vente de drogue, son protégé n'en est pas à ses premiers démêlés avec la justice et compte quelques séjours en centre jeunesse à son actif. Elle tombe des nues. D'une part, elle se sent trahie, mais d'autre part, elle se demande si elle aurait accueilli Léo chez elle s'il lui avait déballé la liste de ses mauvais coups.

— Si c'est toi qui as caché la dope chez Mme Plante, c'est mieux que tu me le dises, mon gars. Ou peut-être que tu voulais rendre service à quelqu'un...

— J'ai plus d'amis dans ce monde-là. J'ai tout arrêté, je vous le jure.

— Une rechute, ça arrive, insiste l'autre. Je peux comprendre... Il faut pas me raconter d'histoires ; j'ai des antennes pour les détecter. C'est mon métier.

Humilié, l'adolescent ne sait plus que dire pour sa défense. Il demande une pause pour aller aux toilettes.

— Léo a répondu à toutes vos colles. Et il me semble que ça n'est pas nécessaire de revenir deux puis trois fois sur les mêmes événements passés, ni d'insinuer des choses malveillantes. Ça devient du harcèlement ! accuse Denise, en proie à la colère d'une lionne protégeant son petit.

À l'air insulté que lui adresse le bonhomme, elle regrette ses paroles. Alors qu'elle tente de nuancer sa réaction, elle s'embourbe et contrarie l'autre un peu plus :

— Ce petit gars là, il a fait le choix de changer de vie. Il s'est repris en main et ça demande beaucoup de courage. Je le connais très bien. Et je réponds de son honnêteté à cent pour cent. Et il a non seulement droit à une deuxième chance, mais surtout, à la présomption d'innocence, comme tout citoyen qui accepte de se prêter à vos interrogatoires, monsieur Chabot.

Le policier hausse les épaules, peu impressionné.

— Il y a eu mort d'homme et moi j'ai un travail à faire, madame. Je suis désolé que ça vous contrarie, mais c'est quand même la réalité.

*

En ce samedi 9 avril, Marie s'est accordé un congé. Le temps est couvert, nuageux et frisquet. Rien pour donner le goût à une fille de sortir. Rémy s'est réveillé avec l'envie de lui faire l'amour. Alanguie, elle s'est laissé caresser, les mains tendres de son homme lui parcourant le cou, les seins, le ventre, le sexe. Elle n'a pas cherché à rendre les câlins, s'abandonnant à l'instant présent. Une fois leur plaisir mutuel assouvi, son amoureux s'est levé en sifflo-tant, a pris sa douche, s'est habillé, puis est parti à l'entrepôt, tandis qu'elle s'est rendormie, trop épuisée pour bouger.



Des coups de feu ont été tirés chez Claire ! Confrontées à un drame terrible, comment réagiront les membres du Club des dames d'argent ? Vous le saurez en lisant la suite de l'histoire de vos huit lectrices sexagénaires, placées face à un événement bouleversant qui brisera l'équilibre du groupe et ramènera les héroïnes à la réalité de la vie post-pandémie ainsi qu'à celle de l'implacable finalité de l'existence.

Le roman raconte les amitiés touchantes entre ces femmes, dans leur quête de bonheur et de vérité. Comme dans les tomes précédents, chaque chapitre évolue autour d'un livre au programme du club de lecture des dames, nourrissant conversations et réflexions en lien avec le récit.



Auteure, scénariste et professeure de scénarisation depuis plus de trente ans, Dominique Drouin a fait ses classes aux côtés de sa grand-mère, Mia Riddez. Elle a prêté sa plume à plusieurs séries télévisées : *L'Échappée*, *Parents malgré tout*, *Ramdam* et *Watatatow*. En parallèle, elle a publié la saga *De mères en filles*, suivie des romans *Julie*, *Hélène*, *Réjanne*, *Alicia*, *Marie-Pier* et *Ingrid*, écrits avec Anne Boyer et compléments au téléroman *Yamaska*. Elle signe ici le dernier opus de la trilogie *Le Club des dames d'argent*.

